

Pendant la journée, elle errait dans le parc, s'asseyait sur un banc, à l'ombre d'un bosquet, près d'une fontaine aux caux jaillissantes. Elle lisait quelque récit, quelque description de la Chine ou de l'Inde. Après avoir lu, elle fermait les yeux et se représentait les sites et les villes que Armand lui parlait. Le soir, quand les nuits étaient belles, elle restait sur la terrasse. Elle ne se souvenait plus que jadis elle l'avait fait construire afin d'oublier le plus possible, à la lumière et au grand air, qu'elle avait été captive dans l'étroite cabine d'un navire. Elle s'y plaisait maintenant parce qu'elle y voyait mieux se déployer à ses pieds un admirable paysage, riche de verdure, de moissons et de coteaux, qui reposait ses yeux fatigués d'avoir trop contemplé la mer. La mer ! Lorsque par hasard elle prononçait ce mot, elle se surprenait à pâlir. Armand aussi devait regarder la mer pendant ces heures de quart, et la vue des flots apaisés ou menaçants lui rappelait sans doute les plus terribles événements de sa vie.

Toutefois, ces moments de défaillance étaient rares chez la jeune femme. Elle se rassurait en jetant les yeux autour d'elle. N'avait-elle point fait de Green-Castle, en l'embellissant de toutes les recherches du luxe, une demeure charmante d'où le marin, las de courses et d'émotions, n'apercevrait plus l'Océan ! Avec l'adresse touchante de la femme qui aime, elle avait interrogé les goûts d'Armand. Elle avait réuni dans cette maison qu'il visiterait un jour les tableaux des maîtres qu'il préférerait, de belles armes, une bibliothèque composée de ses auteurs favoris. Malgré les difficultés de l'entreprise, elle avait acclimaté dans une vaste serre les plantes les plus rares de la flore indienne. — Armand lui avait dit qu'il les aimait.

Ainsi, quand il reviendrait, il trouverait tout réalisé pour lui, avec la plus délicate entente de ses désirs, ce rêve de luxe et d'élégance que chaque homme fait dans sa vie. Pourrait-il ne pas consentir à être heureux quand, pour compléter ce rêve, il verrait près de lui une femme dont il aura été pendant trois ans la seule pensée et qui aurait employé ces trois années à étudier son cœur pour en satisfaire plus tard toutes les exigences et tous les caprices ? Cette absorption de Lucy dans une espérance unique, l'isolement de sa vie, sa piété exaltée, sa beauté étrange avaient fait d'elle un vivant problème pour les paisibles habitants de Glemgarten. Quand le vieux Dickson, qui avait surpris en partie le secret de sa maîtresse, lui rapportait les bruits qui couraient sur son compte, il ajoutait parfois, avec une bonhomie de vieillard, qu'elle passait pour être un peu folle.

— Oui, folle d'espérer ! répondit en souriant miss Stanby avec un mélange égal de tristesse et de gaieté. Cependant, quelque opinion que l'on eût d'elle, on l'aimait. Les pauvres, qui avaient seuls accès à Green-Castle, la bénissaient comme leur Providence. Elle avait fait de riches dons au couvent des carmélites, et les religieuses, ainsi que l'aumônier, lui témoignait une respectueuse compassion pour ses malheurs qu'elle n'avouait pas. Cette affection et ce respect donnaient à Lucy de la confiance dans l'avenir. Elle sentait, en effet, qu'elle n'était plus la jeune fille d'autrefois, condamnée et flétrie par d'irréparables malheurs, mais bien une libre, intelligente et noble créature.

Lorsque la troisième année se fut écoulée, elle reçut d'Armand une dernière lettre timbrée de France. Elle comprit qu'il était arrivé et qu'il allait venir, et elle rompit le cachet en palissant de bonheur et de crainte.

VI

Voici ce que lui écrivait Armand :

" Peu d'heures après que vous aurez reçu cette lettre, je serai près de vous. Aurai-je cru cela possible il y a trois ans ! Mais aussi n'étions-nous pas des enfants insensés qui doutaient de l'amour ! Et l'amour opère des miracles. Nous nous sommes écrit bien souvent, nous racontant nos moindres actions, nos pensées les plus futiles ; mais je ne sais pourquoi nous n'avons jamais fait que de timides allusions à la passion qui brûlait au fond de nos âmes. Lucy, je veux être plus franc ; je veux déchirer le voile qui a caché nos plus amers regrets et nos plus vives espérances ; et, pour que vous sachiez si je suis enfin digne de vous, je veux vous écrire l'histoire de mon cœur.

" Après vous avoir dit adieu à bord du brick, je suis parti désespéré. Je ne comptais plus vous revoir jamais. Je suis allé remettre l'*Argus* entre les mains de l'Amiral, et il m'a chargé de le reconduire en France. Là, le ministre m'a adressé quelques félicitations banales. — On oublie si vite les malheurs ! — Je me suis alors trouvé seul, sans parents, sans amis, n'ayant devant moi qu'une carrière qui m'était devenue indifférente. Cependant j'ai voulu

fuir ma eristesse, ou, du moins, l'emporter avec moi aussi loin qu'il me serait possible. J'espérais que des cioux et des dangers inconnus pourraient l'étourdir. Je partis pour la Chine. J'avais conçu une vaine espérance. Une fois à la mer, je ne sentis en moi qu'un vide affreux. J'en ai été réduit à regretter ces deux années d'horribles souffrances pendant lesquelles je courais après vous, à tout hasard. Mais ces souffrances étaient la lutte, la vie. A chaque instant, alors, je croyais d'abord que j'allais vous retrouver et vous sauver, et plus tard, que j'allais saisir ma vengeance.

Ah ! la vengeance, mon amie, elle enivre le cœur d'une joie cruelle, mais elle le tue pour longtemps. Elle le remplit du dégoût de toutes choses, d'une apathie mortelle, qui semble ne jamais devoir guérir ; elle le rend impuissant à aimer ou à haïr encore. J'étais ainsi. Deux ou trois fois le bâtiment fut sur le point de périr ; je souriais à l'orage. Je contemplais avec délices les énormes vagues d'un vert glauque, qui mugissaient fouettées par le vent ; je rêvais une volupté profonde à me laisser rouler par elles comme dans un linceul. Mais j'avais à remplir mon devoir : j'entendais faire et je faisais à mon tour les commandements nécessaires pour lutter contre la tempête ; et, après des heures de fatigue et de combat, le beau temps revenait. Hélas ! c'était pis encore. Il y avait un brillant soleil sur les flots bleus, une douce brise dans les voiles blanches, des visages joyeux autour de moi. Que de fois je suis descendu dans ma chambre pour qu'on ne me vît point pleurer ! que de fois je me suis jeté sur mon lit pour y sangloter à mon aise !

" Chère aimée, je ne veux pas vous attrister plus longtemps. Ma détresse allait avoir un terme. Mon amour pour vous, que j'avais essayé d'oublier, que je m'imaginais être parvenu à étouffer, renaissait de ses cendres et me pénétrait chaque jour davantage. S'il m'arrivait de répéter votre nom avec des cris de rage, car je vous croyais à jamais perdue pour moi, dans d'autres instants je le répétais lentement, et il avait alors une douceur ineffable. Le temps avait fait son œuvre. Les scènes hideuses dont l'*Argus* avait été le théâtre, et dans lesquelles votre père et le mien, vous et moi avions joué un rôle, ne se présentait déjà plus à mon esprit comme de vivants tableaux de violence et de meurtre. Leurs traits sanglants, jadis si nettement accusés, s'émoussaient et se décoloraient. Elles devenaient indécises et vagues ; et, à mesure qu'elles disparaissaient dans le passé, votre image se détachait radieuse et pure sur cette nuit de mes souvenirs. Je ne vous voyais plus, comme j'avais l'habitude de vous voir, pâle et vêtu de noir, les cheveux en désordre, les traits bouleversés, un sinistre sourire sur les lèvres, mais telle qu'aux premiers jours où je vous avais connue, vêtue de blanc, le regard joyeux, me tendant la main et me disant :

" — Armand, voulez-vous être mon fiancé ?

" Ce fut dans la relâche que nous fîmes à Bourbon que vous m'appartîtes ainsi pour la première fois. Je m'étais égaré dans la campagne, et je marchais au hasard. Je vous vis tout à coup, et l'illusion fut si grande, que j'allai à votre rencontre en ouvrant les bras. Je ne saisais qu'une ombre qui s'évanouit quand je la touchai ; mais je me sentis fort et consolé. Je rentrai aussitôt, et je vous écrivis de penser quelquefois au marin qui était loin de vous. Vous m'avez répondu, Lucy, et, depuis ce moment, ces pauvres lettres que je calomniais tout à l'heure ont été les confidentes éloquentes et timides de nos aspirations l'un vers l'autre, l'oubli de notre passé funeste, le gage de nos espérances à venir. Si vous avez bien compris les miennes, vous avez dû vous apercevoir, sous les hésitations de la pensée, sous la réticence des mots, que tout mon cœur palpitait en moi et s'élançait vers vous.

" Mon amie, j'ai promis de ne rien vous cacher, et j'ai à vous faire maintenant une confession étrange, à vous parler d'un talisman, cher et douloureux tout ensemble, qui, au milieu de mes révoltes et de mes désirs, de mes découragements et de mes joies, n'a jamais cessé, par des sensations incompréhensibles, presque physiques, de me tenir en communications avec vous. Je vous ai souvent parlé de Ledru. Ce brave homme, après avoir partagé ma vie pendant deux ans, revenait en France avec moi. J'étais bien souffrant, et il avait pour moi la tendresse d'une mère pour son enfant malade. Dans les derniers jours de la traversée, je le vis inquiet et préoccupé ; il semblait qu'il eût quelque chose à me dire et qu'il n'osât point. Cependant, quand nous fûmes arrivés Brest et qu'il fallut nous séparer, il m'embrassa avec une émotion extraordinaire.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.